

> PHILIPPE LANÇON

Génie de Galabru

Un grand acteur populaire est aussi fait des regrets qu'il nous donne. Ou, plus exactement, qu'il nous confie — comme des secrets qui frustrent, rassurent, distinguent. C'est Michel Galabru. Il a accompagné les enfances audiovisuelles avec des rôles de toute espèce, généralement seconds ou trente-sixièmes, crétins par dizaines, diffusés et rediffusés, usés jusqu'à la corde comme ces vieux pantalons qu'on remet toujours, rab de farce et velours tire-bouchonné, choucroutes et gaudrioles en cascade. Il a digéré les répliques nulles, survécu aux navets, magnifié les gendarmes à force d'abrutissement. Il s'est nourri de tout comme une ombre destinée à faire rire, rien que ça mais tout ça, de tout et de rien. Il se contentait d'être là, d'enfiler les scènes à la chaîne en prolo de la grimace : un grand acteur populaire est un sac à cachetons, un bleu de rire et de travail, et il est éternel comme l'enfance. C'est Michel Galabru.

On l'aime d'abord pour ça, non malgré, et cependant, l'âge venu, l'éternité burlesque nous abandonne. On prend de l'intellect, du ventre, du goût. On fait la fine bouche et le régime. Manière de se venger du temps qui passe, du costume en peau d'homme et de chagrin. Finalement, voilà tout ce qu'on sait faire : se plaindre, avoir honte. Regretter ce que Galabru a fait, n'a pas fait, aurait pu ou dû faire. Mais ce regret et cette honte ne le concernent pas, lui. Il a fait ce qu'il a voulu, ce qu'il a pu. Il a dévalé sa carrière sans choisir, avec négligence et générosité, dans la splendeur épaisse de l'absence de choix. Quant aux autres, les spectateurs, ils y ont mis le reste, enfance, insouciance, vulgarité, boyaux et complexes.

Mais il se passe ceci : un jour, l'acteur revient sur scène (qu'il n'avait jamais quittée, mais on n'était presque plus là pour y aller voir, on n'y pensait plus). Il est massif, violent, hilarant, un résumé brutal et naturel de toutes ses possibilités et de tous nos regrets. Il fallait qu'il nous ait fait tout éprouver, du plus bas comique aux plus rudes tristesses, il fallait qu'on s'en éloigne pour qu'on puisse sentir à quel point on l'a aimé. Il avait commencé Molière, à 86 ans il finit Molière. Dans une petite pièce montée, d'une heure à peine, où il joue Raimu.

Tandis que frétilaient les ablettes cannoises sous la fêrule sèche d'Isabelle Huppert, veuve Scarron, Galabru achève discrètement ce mois de représentation, à Paris, au théâtre Hébertot. Il est assis derrière une table. Tantôt il maugrée, tantôt il sourit. Il a des tics étranges, de vieux gamin plein de vanité et de folie, des soubresauts de paupières et de joues, des gestes qui semblent incontrôlés, comme essayés, absolus et avortés. Tout ça le rend sauvage, comique, chaleureux, méchant, espiègle, bouleversant : une grosse marmite à sensations.

De l'interprète de César, de l'homme au chapeau rond et du boullanger trompé par sa femme, il lit les lettres à Pagnol que son partenaire, Philippe Caubère, interprète en lisant celles de l'écrivain. On sait que Pagnol amena Raimu, qui n'en voulait pas, vers le cinéma. Devenu César d'écran, l'acteur comprit vite la gloire qu'il pouvait en tirer. Il le fit savoir à son bienfaiteur à sa façon, avec mauvaise foi. La mauvaise foi, c'est tout un style. Un jeu, un savoir-vivre, et d'abord une liberté : c'est violer tout ce qu'on devrait penser, dire ou faire, si on était quelqu'un de bien. Il en faut

pour s'amuser et pour vivre. Sans elle, la vertu nous étouffe, très platement, et sans rire. Galabru, ici, est un maître patelin en mauvaise foi.

Un vieil acteur populaire, on voudrait le voir mourir en scène dans le genre Molière, parce qu'on est là pour se faire peur et parce qu'on est sadomasochiste, mais aussitôt ressusciter, parce qu'on est aussi là pour que ça finisse bien. Galabru s'efface quand Raimu meurt, d'un pas lent derrière le rideau, puis il reparait pour saluer. C'est le moment du spectacle : lourd et pansu, penché légèrement vers l'avant, les bras presque ballants, comme ignorant quoi faire, jusqu'où aller, qui embrasser, les yeux grands ouverts, effarés ou malicieux, il est le taureau qui jaillit sur la scène. Puissance innocente de la bête, menace sensible et inquiète, tout l'instinct d'une masse au travail. On sort l'épée ?

C'est alors qu'il lève un peu la patte, en arrière, à peine. Révérence inattendue, délicate, primesautière, grotesque, quasiment précieuse, dont la légèreté absurde signe aussitôt ce corps si terre à terre, et le rend à sa folie. Colette, en 1935, écrit : « *Et la tristesse comique de Raimu, son grand regard sans espoir qui, errant lentement sur la foule, y allume le rire, qui donc n'y lirait, pour s'en délecter avec une cruauté de spectateur, l'aveu d'une solitude masculine, que Gustave Téry traduisait par ces mots : "Il me semble que j'ai dix-huit mois et que personne ne m'aime."* » C'est cela, Galabru jouant Raimu : un grand acteur populaire en vaut deux. Il est fait de l'amour qu'on lui donne, lui retire, lui rend juste avant la tombée du rideau, pour l'achever d'un coup puis le voir renaître de ses tristesses et dans nos rires. Salut à Galabru. ■